

LIVRE IV.
 CHAP.
 XXXVIII.
 Histoire de
 l'esclave.

de la salade autant que tu voudras, & Dieu te conduise en santé dans ton pays. Je lui fis une grande révérence, & il s'en alla chercher les Turcs, me laissant seul avec Zoraïde, qui fit semblant de retourner vers la maison; mais si-tôt qu'elle vit que son père ne paroïssoit plus, elle revint sur ses pas, & me dit les yeux pleins de larmes: Amexi, Christiano, Amexi? ce qui veut dire: Tu t'en vas donc, Chrétien, tu t'en vas? Oui, Madame, lui dis-je, mais je ne m'en irai point sans vous, tout est prêt pour Vendredi; attendez moi, je vous prie, & ne vous étonnez point quand vous nous verrez: Je vous donne ma parole que je vous emmènerai chez les Chrétiens. Je lui parlai de telle sorte, qu'elle entendit bien tout ce que je lui disois; & elle appuyant sa main sur mon épaule, commença à marcher d'un pas tremblant vers la maison. Pendant que nous allions de cette manière, nous rencontrâmes Agimorato, qui revenoit après avoir parlé aux Turcs. Nous aperçûmes bien qu'il nous avoit vus en cette posture, & je tremblois pour ma chère Zoraïde; mais elle, au lieu de retirer son bras de dessus moi, s'approcha encore davantage, & mettant sa tête contre mon estomac, se laissa aller comme si elle se fut évanouie; pendant que de mon côté je faisois semblant de ne la soutenir, que malgré moi, & seulement pour la secourir. Agimorato courut promptement

à nous, & voyant sa fille en cet état, lui demanda ce qu'elle avoit; mais, comme il vit qu'elle ne répondoit point: Sans-doute, dit-il, ma fille s'est évanouie de la frayeur que ces chiens lui ont faite; & en même tems il la prit entre ses bras. Zoraïde fit alors un grand soupir, & me dit, les yeux encore tout mouillez, Va-t'en, Chrétien, va-t'en. Pourquoi veux-tu qu'il s'en aille, ma fille, dit Agimorato? Il ne t'a point fait de mal, & les Turcs se sont retirez: ne crains rien, il n'y a personne ici qui veuille te faire de déplaisir. Ces Turcs, dis-je à Agimorato, l'ont épouvantée; mais puisqu'elle veut que je m'en aille, il n'est pas juste que je l'importune: Avec votre permission, ajoutai-je, je reviendrai ici quelquefois pour avoir de la salade, parce que mon Maître n'en trouve point de si bonne ailleurs. Tant que tu voudras, répondit Agimorato; ce que vient de dire ma fille ne regarde ni toi, ni aucun des Chrétiens; elle vouloit dire que les Turcs s'en allassent; mais comme elle étoit un peu troublée elle a pris l'un pour l'autre, ou elle a voulu t'avertir qu'il est tems de cueillir tes herbes. Ayant pris congé d'Agimorato & de Zoraïde, qui me fit voir en se retirant qu'elle se faisoit une violence extrême, je visitai le jardin tout à mon aise; j'en remarquai les entrées & les sorties, & par où on pouvoit attaquer la maison en cas de besoin, & tout

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVIII.

Histoire de
l'esclave.

LIVRE IV.
 CHAP.
 XXXVIII.
 Histoire de
 l'esclave.

ce qui pouvoit servir à l'exécution de notre entreprise, & de-là j'allai donner avis de tout à mes compagnons & au renégat. J'avoue que je n'étois pas fans impatience de me voir posséder tranquillement le cœur de la belle Zoraïde; mais je puis bien dire avec vérité que je me trouvois si sensible aux témoignages d'amitié que j'en recevois, que je ne souhaitois plus la liberté que pour me donner plus entierement à elle, & que j'aurois consenti de demeurer toute ma vie dans l'esclavage plutôt que de l'abandonner. Enfin le jour tant souhaité arriva, & nous eûmes tout le succès que nous pouvions espérer d'une entreprise si bien concertée. Le renégat alla sur le soir ancrer vis-à-vis du jardin d'Agimorato, & les Espagnols qui devoient ramer, s'étant déjà cachez en divers endroits là autour, m'attendoient avec beaucoup d'inquiétude, mourant d'envie d'attaquer le vaisseau qu'ils voyoient devant eux, parce que n'ayant point connoissance de notre dessein, ni que le renégat fût de nos amis, ils s'imaginoient qu'il ne fût plus question que de jouer des mains & d'égorger les Mores de la barque, pour s'en rendre maîtres, & se sauver. J'arrivai quelques tems après avec mes compagnons; & si-tôt qu'ils me virent, ils se vinrent joindre à Nous. Par bonheur les portes de la Ville étoient déjà fermées, & il ne paroïssoit plus personne de ce côté-là. Comme nous fûmes

tous assemblez, nous consultâmes ce qui feroit meilleur, de commencer par enlever Zoraïde, ou de nous assurer des Mores qui ramoient dans la barque. Mais le renégat, survenant pendant cette délibération, nous dit qu'il étoit tems de mettre la main à l'œuvre; ces Mores étant la plupart endormis, & ne se tenant point du tout sur leurs gardes, il falloit se rendre maîtres de la barque, avant que d'aller prendre Zoraïde. Il nous y mena sur le champ; & ayant fauté le premier dedans, le cimenterre à la main: Que pas un ne branle, cria-t-il en Morisque, s'il ne veut perdre la vie. Les Mores, qui étoient gens de peu de courage, étonnez d'entendre parler leur Patron de la sorte, ne firent seulement pas mine de courir aux armes, dont ils étoient d'ailleurs très-mal pourvûs; & on les mit sans peine à la chaîne, les menaçant de les faire passer au fil de l'épée, au moindre cri qu'ils feroient. Une partie des nôtres demeura pour les garder; & le renégat servant de guide aux autres, nous allâmes au jardin d'Agimorato, dont ayant ouvert la porte, nous approchâmes de la maison sans faire le moindre bruit, & sans être apperçus de personne. Zoraïde étoit à sa fenêtre qui nous attendoit; & comme elle nous vit approcher, elle demanda tout bas, si nous étions Chrétiens. Je lui répondis qu'oui, & qu'elle descendit. Elle le fit aussi-tôt,

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVIII.
Histoire de
l'esclave.

LIVRE IV. ayant reconnu ma voix, & nous la vîmes
CHAP. paroître si belle, & si richement vêtue,
XXXVIII. que je ne sçai à qui la comparer. Je lui
Histoire de pris la main, & la lui baifai, le renégat &
l'esclave. mes compagnons en firent autant; & les au-
 tres firent ce qu'ils nous voyoient faire, croyant que c'étoit un remerciement de la liberté que nous procuroit Zoraïde. Le renégat lui demanda si son père étoit au jardin; elle dit qu'oui, & qu'il dormoit. Il faut l'éveiller, répliqua-t-il, & l'emmener avec nous. Non, dit Zoraïde, je ne veux pas qu'on touche à mon père en aucune façon, j'emporte avec moi tout ce qu'il y a dans la maison de bon à prendre, & il y en a bien assez pour vous rendre tous riches. Elle rentra aussi-tôt en nous recommandant le silence, & nous assurant qu'elle alloit revenir & à peine eus-je le loisir de prier le renégat, qu'il ne se passât rien du tout contre la volonté de Zoraïde, que nous la vîmes paroître avec un coffret plein d'écus d'or dont elle étoit si chargée, qu'elle ne pouvoit se soutenir. Pendant cela, Agimorato s'étant éveillé, & entendant du bruit dans le jardin, se mit à la fenêtre; & comme il connut que c'étoit des Chrétiens, il cria de toute sa force: Aux Chrétiens, aux Chrétiens, aux voleurs, aux voleurs, ce qui nous mit tous en confusion & en désordre. Mais le renégat, voyant le péril où nous étions, & combien il étoit important

d'achever l'entreprise avant qu'on pût venir au secours, monta promptement dans la chambre d'Agimorato avec une partie de mes compagnons, pendant que je demeurai avec Zoraïde, qui venoit de tomber entre mes bras presque évanouie. Nos gens firent si bien, que nous les vîmes revenir un moment après, emmenant avec eux le More, les mains liées, & un mouchoir dans la bouche. D'abord que Zoraïde vit son père, elle mit la main sur les yeux pour ne le point voir; & lui l'ayant apperçue, fut bien étonné de la voir entre nos mains, ne sçachant pas encore qu'elle s'y étoit jettée elle même. Nous les emmenâmes de la sorte à la barque, où nos gens nous attendoient, tout effrayez, dans la crainte qu'il nous fût arrivé quelque chose. Il étoit environ deux heures de nuit quand nous entrâmes dans la barque, où l'on ôta à Agimorato le mouchoir & les liens; & le renégat le menaça de le tuer, s'il lui voyoit ouvrir la bouche. Ce bon homme regardant sa fille commença à soupirer; mais il fut bien surpris de voir que je la tenois étroitement embrassée, & de ce qu'elle le souffroit, sans faire la moindre résistance; & il mouroit d'envie de lui témoigner son ressentiment, si les menaces du renégat ne l'eussent obligé de se taire. Cependant Zoraïde, qui vit qu'on commençoit à ramer, pria le renégat de me dire que je l'obligerois beaucoup de faire rendre

LIVRE IV.

CHAP.
XXXVIII.Histoire de
l'esclave.

LIVRE IV.
 CHAP.
 XXXVIII.
 Histoire de
 l'esclave.

* C'est-à-dire à trente lieues.

la liberté à son père & aux Mores qui étoient enchaînez dans la barque, & qu'elle se jetteroit dans la Mer plutôt que de souffrir qu'on emmenât captif un père qui l'aimoit si chèrement, & pour qui elle avoit aussi la dernière tendresse. Je consentis d'abord à ce qu'elle souhaitoit; mais le renégat me faisant voir le danger qu'il y avoit de délivrer des gens qui ne seroient pas plutôt libres qu'ils appelleroient du secours, & obligeroient ceux de la Ville d'envoyer après nous quelques Frégates légères qui nous auroient incontinent attrapez, nous demeurâmes tous d'accord, & Zoraïde même à qui j'en fis voir la conséquence, de ne point délivrer les Mores que nous ne fussions sur les terres des Chrétiens. Ainsi après nous être recommandez à Dieu; nous navigâmes gayement, à l'aide de nos braves rameurs, & prîmes la route de l'Isle Majorque, qui est la terre de Chrétienté la plus proche. Mais s'étant levé un vent de Nord, & la mer étant un peu grosse, il nous fut impossible de tenir cette route, & nous fûmes contraints d'aller terre-à-terre du côté d'Oran; non sans appréhension d'être découverts de Sargel, qui est sur cette côte à soixante mille * d'Alger, ou de rencontrer quelque galiote de celles qui reviennent de charger à Tetouan. Quoiqu'à dire vrai il n'y avoit pas un de nous qui n'eût souhaité pour son intérêt propre, & pour celui de

tous, de trouver quelque Vaisseau chargé de Marchandises, pourvû que ce ne fût pas un de ceux qui vont en course: car nous nous croyions assez forts pour le prendre, & nous mettre ainsi en état d'achever sûrement notre voyage. Pendant tout ce tems-là Zoraïde se cachoit la tête entre mes mains, pour ne pas voir son père, & j'entendois qu'elle pria Lela Marien de nous donner du secours. Nous avions bien fait 30. mille, * quand le jour qui survint, nous fit voir que nous étions éloignés de terre de trois portées de mousquet, & qu'il ne paroïssoit personne qui nous pût faire craindre que nous eussions été découverts. Nous ne laissâmes pas de nous élargir un peu en Mer, la voyant moins agitée; & nous trouvant à deux lieues de terre, nous dûmes à nos Espagnols de ramer plus lentement, afin que nous mangeassions tous. Mais ils répondirent qu'il n'étoit pas tems de se reposer, & qu'ils mangeroient bien sans quitter les rames. Il se leva pour lors tout à coup un grand vent, qui nous obligea de nous mettre à la voile, & de tirer vers Oran, faisant huit mille par heure, & n'ayant plus rien à craindre que la rencontre de quelque Vaisseau corsaire. En même tems on donna à manger aux Mores, que le renégat consoloit, les assurant qu'ils n'étoient point esclaves, & qu'on les mettroit bien-tôt en liberté: & comme il dit la même chose au père de Zoraïde: Chrê-

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVIII.

Histoire de
l'esclave.

* Quinze
lieues.

LIVRE IV.
 CHAP.
 XXXVIII.
 Histoire de
 l'esclave.

tiens, répondit-il, je pourrois me promettre toute autre chose de vous que la liberté; ne pensez pas que je sois assez simple, pour croire qu'après vous être exposez à tant de périls pour me l'ôter, vous me la veuilliez rendre si libéralement & si vite; sur tout me connoissant comme vous faites, & sçachant que vous me la pouvez vendre bien cher. Mais si vous la voulez mettre à prix tout à l'heure je vous offre tout ce que vous voudrez pour moi & pour ma pauvre fille, ou seulement pour elle, qui m'est bien plus chère que mon bien & ma vie. Le bon homme, en achevant de parler, se prit à pleurer avec tant d'abondance qu'il nous fit compassion; & Zoraïde, s'étant tournée de son côté & voyant son affliction, s'alla jeter à son cou, & ils commencèrent à pleurer ensemble avec tant de marques de tendresse & de douleur, que la plûpart de nous en versèrent des larmes. Agimorato cessant de pleurer, remarqua que Zoraïde étoit extrêmement parée, & aussi couverte de pierres, qu'elle l'auroit été dans un jour de fête, Qu'est-ce que ceci, dit-il, ma fille? Hier au soir avant la disgrâce qui nous est arrivée, je te vis avec tes habits ordinaires, & aujourd'hui que nous avons sujet d'être dans la dernière affliction, je te vois parée de tout ce que j'ai pû trouver de plus beau & de plus rare dans tout le tems de ma bonne fortune? Satisfais moi la-dessus, je t'en prie,

prie, car cela m'étonne encore plus que la misère où je me trouve. Zoraïde, qui se trouvant embarrassée, ne sçut que répondre à son père, & lui appercevant dans un coin de la barque la cassette de ses pierreries qu'il avoit laissée à Alger, lui demanda avec beaucoup de surprise par quelle aventure elle étoit entre nos mains, & ce qu'il y avoit dedans? Seigneur Agimorato, dit le renégat, prenant la parole pour Zoraïde, n'obligez point votre fille à vous répondre sur tant de choses; je vais vous satisfaire en deux mots: Zoraïde est Chrétienne, & c'est elle qui nous rend la liberté; elle vient avec nous de son consentement, & se trouve bien-heureuse d'avoir embrassé une Religion aussi pleine de vérité que la vôtre l'est de mensonges. Cela est-il vrai, ma fille, dit le More? Oui, mon père, cela est ainsi, répondit Zoraïde. Quoi! tu es Chrétienne, reprit le More, & c'est toi-même qui as mis ton père au pouvoir de ses ennemis? Je suis véritablement Chrétienne, répliqua Zoraïde; mais je ne vous ai point mis dans l'état où vous êtes; je n'ai jamais pensé à vous abandonner, ni à vous donner le moindre déplaisir, mais seulement à chercher un bien que je ne pouvois trouver parmi les Mores. Et quel est donc ce bien, ma fille, dit ce bon homme? Demandez-le vous-même à Lela Marien, dit-elle, elle vous l'apprendra mieux que moi. A peine le More eut-il

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVIII.
Histoire de
l'esclave.

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVIII.

Histoire de
l'esclave.

oui cette réponse, que sans rien dire il s'élança d'une incroyable vitesse la tête la première dans la Mer : & il se seroit perdu sans doute, sans que ses habits l'ayant quelque tems soutenu sur l'eau, nous eûmes le loisir de le prendre par sa veste, & nous le tirâmes à demi noyé & sans sentiment; ce qui causa tant de douleur à Zoraïde, qu'elle se jetta sur le corps de son père, où fondant en larmes, elle ne fit pas moins de plaintes & de regrets que s'il eût été mort. Il revint enfin au bout de deux heures, par les soins que nous en prîmes; & le vent s'étant changé, nous tournâmes du côté de la terre, craignant bien d'y être jettez, & tâchant de nous en garantir à force de rames. Mais la fortune nous guidant mieux que nous ne le pensions, nous fit arriver à une Cale qui est à côté d'un petit Cap ou Promontoire que les Mores appellent de la Cava Rumia, qui veut dire la mauvaise femme chrétienne, parce qu'ils tiennent par tradition que Florinde, fille du Comte Don Julien, qui fut cause de la perte de l'Espagne, y est enterrée; le mot Cava signifiant en leur langue mauvaise femme, & Rumia, Chrétienne. Ils croyent aussi que c'est un mauvais présage d'être obligez de se mettre à l'abri dans ce lieu-là; & ils ne le font jamais que par nécessité. Mais ce fut pour nous un port assuré, qui nous garantit de la tempête, dont la Mer irritée nous me-

naçoit. Nous mêmes incontinent des sentinelles à terre, & fans abandonner les rames, nous fîmes un leger repas, priant Dieu de bon cœur de conduire un dessein que nous avions si bien commencé. Zoraïde qui souffroit extrêmement dans son cœur de voir son père & ceux de son pays attachés, nous pria instamment de les mettre à terre; ce que nous lui promîmes de faire avant que de partir, ne voyant plus rien à craindre dans un lieu si dépeuplé & si désert. Le Ciel ayant en même tems exaucé nos prières, le vent se changea, & la Mer devint tranquille; nous détachâmes les Mores, & contre leur espérance nous les mêmes à terre. Et comme nous voulûmes faire descendre le père de Zoraïde qui étoit déjà entierement remis: Pourquoi pensez-vous, Chrétiens, nous dit-il, que cette méchante créature souhaite de me voir en liberté? Croyez-vous que ce soit par un sentiment d'amour & de pitié qu'elle ait pour moi? Non, non, ce n'est que la honte qu'elle a de me voir témoin de ses mauvais desseins. Et ne vous imaginez pas qu'elle ait changé de Religion, pour croire que la vôtre soit meilleure que la sienne, mais parce qu'elle sçait bien que les femmes ont plus de liberté chez vous que parmi les Mores. Infâme, ajouta-t-il, se tournant vers Zoraïde pendant qu'un autre & moi le tenions de crainte de quelque emportement, fille in-

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVIII.
Histoire de
l'esclave.

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVIII.

Histoire de
l'esclave.

discrete & dénaturée, que cherches-tu? où vas-tu, aveugle? ne vois-tu point que tu te jettes entre les bras de nos plus dangereux ennemis? va, misérable! je me repens de t'avoir donné la vie: que l'heure en soit à jamais maudite, aussi-bien que tous les soins que j'ai pris de t'élever. Comme je vis que le More n'étoit pas prêt de finir, je le fis promptement mettre à terre, où il ne fut pas plutôt qu'il recommença ses malédictions avec plus de fureur qu'auparavant; demandant à Mahomet qu'il priât Dieu de nous abîmer; & quand il vit que nous ne pouvions presque plus l'entendre, parce que la barque étoit déjà bien éloignée, il s'arracha les cheveux & la barbe, se veautrant par terre avec tant de marques de désespoir, que nous en craignons tous quelque chose de funeste. Cependant la tendresse qu'il avoit pour Zoraïde, remettant un peu le calme dans cet esprit égaré, ou lui-même voulant tenter toutes sortes de voyes, il cria de toute sa force, Retourne, ma chère fille; retourne, je te pardonne tout, laisse à tes ravisseurs ces richesses qui sont déjà à eux, & viens consoler un père qui t'aime, & qui va mourir dans ce désert si tu l'abandonnes. Zoraïde qui l'entendit, & qui étoit vivement touchée, pleuroit à chaudes larmes, sans pouvoir dire une parole. Néanmoins faisant effort sur elle-même: mon père, répondit-elle, je prie Lela Marien, qui m'a fait Chrétienne, de vous

donner de la consolation. Alla m'est témoin, que je n'ai pû m'empêcher de faire ce que j'ai fait; les Chrétiens ne m'y ont nullement forcée; mais je n'ai pû résister à Lela Marien, qui me pressoit incessamment d'achever ce que j'avois commencé; & je vous assure, mon cher père, que c'est une bonne action dont vous ne devez point avoir de déplaisir. Quand Zoraïde parloit de la sorte, nous ne voyons déjà plus son père; & nous trouvant désormais sans inquiétude, nous navigions avec plaisir par un vent qui nous faisoit esperer de nous voir à la pointe du jour suivant, sur les côtes d'Espagne. Mais notre joye ne fut guères de durée; & peut-être que les malédictions que le More avoit données à sa fille firent leur effet. Nous trouvant en pleine Mer environ trois heures de nuit, voguant à voile déployée, & les rames attachées, parce que le vent étoit propre, nous vîmes proche de nous, à la clarté de la Lune, un Vaisseau rond qui venoit à toutes voiles en traversant, & il étoit déjà si près de nous, que nous fûmes contraints de caler pour éviter sa rencontre; comme aussi dans le Vaisseau ils tinrent fortement le gouvernail pour nous laisser passer. Ils nous demandèrent en même-tems qui nous étions, d'où nous venions, & quelle étoit notre route; & nous ayant fait ces demandes en François, le renégat ne voulut pas qu'on répondit, nous assu-

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVIII.
Histoire de
l'esclave

LIVRE IV.
 CHAP.
 XXXVIII.
 Histoire de
 l'esclave.

rant que c'étoit des Corsaires François qui pillotent indifféremment amis & ennemis. Ainsi passant outre sans rien dire, & laissant le vaisseau au-dessus du vent, nous fûmes bien étonnez qu'ils nous tirèrent deux volées de canon, apparemment chargez de chaînes, dont la première coupa notre grand mât par la moitié, qui tomba avec la voile dans la mer; & l'autre donna dans les flancs de la barque, & la perça de part en part sans blesser personne. Mais nous qui sentîmes que nous coulions à fond, demandâmes du secours à ceux du vaisseaux, leur criant qu'ils nous vinssent prendre, parce que nous périssions. Ils baissèrent aussi-tôt les voiles, & jettant la chaloupe en Mer, ils vinrent douze François avec le mousquet & la méche allumée; & voyant que la barque enfonçoit, ils nous reçurent avec eux, en nous reprochant que nous nous étions mis en cet état-là par notre incivilité. A peine fûmes-nous entrez dans le vaisseau, que les Corsaires, après s'être informez de tout ce qu'ils vouloient sçavoir, nous dépouillèrent comme si nous eussions été leurs ennemis capitaux: ils nous prirent tout à la réserve de la cassette où étoient les pierres, que le renégat jetta dans la Mer sans que personne s'en apperçût. Ils ôtèrent aussi à Zoraïde les bracelets qu'elle avoit aux pieds & aux mains; & je confesse que je craignis plus d'une fois qu'ils ne passas-

fent à des violences plus étranges : mais heureusement ces gens-là, tout brutaux qu'ils font, n'en veulent qu'au butin, dont ils font si infatiables, qu'ils nous auroient pris jusqu'à nos habits d'esclaves, s'ils avoient pû s'en fervir. Ce qui fut le plus à craindre, c'est qu'ils consultèrent entr'eux s'ils ne nous jetteroient point tous à la Mer; enveloppez dans un voile; parce qu'ayant dessein de trafiquer en quelques ports d'Espagne, sous la bannière d'Angleterre, ils apprehendoient que nous ne donnassions avis de leur larcin, & d'en être châtiés. Il y en eut beaucoup de cette opinion; mais le Capitaine, à qui la dépouille de ma chère Zoraïde étoit tombée en partage, dit qu'il étoit content de sa prise, & qu'il ne songeoit plus qu'à passer pendant la nuit le détroit de Gibraltar, & aller sans s'arrêter jusqu'à la Rochelle d'où il étoit parti. Ce qui ayant été approuvé de tous, le jour suivant ils nous donnèrent leur chaloupe avec le peu de vivres qu'il falloit pour le reste de notre voyage, étant déjà proche des terres d'Espagne, dont la vûe nous donna tant de joye, que nous en oubliâmes toutes nos disgrâces. Il étoit environ midi quand ils nous descendirent dans la chaloupe, avec deux barils d'eau & un peu de biscuit; & le Capitaine, touché de je ne sçai quelle pitié pour Zoraïde, lui donna, en la quittant, jusques à quarante écus d'or, & ne voulut

LIVRE IV.

CHAP.

XXXVIII.

Histoire de
l'esclave.

LIVRE IV.
 CHAP.
 XXXVIII.
 Histoire de
 l'esclave.

jamais permettre que les soldats prissent ses habits, qui sont les mêmes qu'elle a présentement sur elle. Nous prîmes congé d'eux en les remerciant, & témoignant moins de déplaisir que de reconnoissance; & pendant qu'ils s'élargirent en Mer, suivant la route du Détroit, nous voguâmes en diligence vers la terre, qui nous servoit de guide, & dont nous nous vîmes si proche au coucher du Soleil, que nous aurions pû aborder avant que la nuit fût fort avancée. Mais parce qu'il n'y avoit plus de Lune, que le tems étoit couvert, & que nous ne connoissions point le pays, nous n'osâmes hazarder de gagner la terre, contre le sentiment de la plupart des nôtres, qui disoient, & non sans raison, qu'il valoit mieux donner contre un rocher, loin de toute habitation; que de s'exposer à la rencontre des Corsaires de Tetouan, qui courent la nuit toutes ces côtes. De ces avis opposés il s'en forma un troisième, & nous résolûmes d'approcher peu à peu de terre, & de descendre d'abord que nous en trouverions l'occasion, & que la Mer seroit assez tranquille pour nous le permettre, & commençant à ramer, nous arrivâmes sur le minuit au pied d'une haute montagne, qui n'étoit pas si proche de la Mer que nous ne pussions débarquer commodément. Nous descendîmes sur le sable; & baissant tous la terre avec des larmes de joye, nous rendîmes grâces
 à Dieu

à Dieu du favorable secours qu'il nous avoit donné dans le voyage. Ensuite nous ôtâmes nos provisions de la chaloupe, & la tirâmes à terre; & ne pouvant achever de croire que nous fussions en terre des Chrétiens, ni assez en sûreté, nous montâmes, tant que nous pûmes aller dans la montagne. Le jour étant venu, nous allâmes jusqu'au plus haut pour voir si nous ne découvririons point de village, ou quelques cabanes de Pêcheur; mais ne voyant ni maisons ni chemins, ni même pas le moindre sentier, tant loin que nous pussions porter la vûe, nous avançâmes au dedans des terres, ne pouvant nous imaginer que nous fussions long-tems sans trouver quelqu'un qui nous apprît où nous étions. Ce qui me faisoit le plus, étoit de voir ma chère Zoraïde à pied dans un pays si rude; car bien que je la prisse quelquefois sur mes épaules, cela la délaïsoit moins que la crainte de me charger ne la fatiguoit; & elle aimoit bien mieux marcher, & que je lui donnasse la main. Après avoir fait près d'un quart de lieue de cette sorte, nous ouïmes le son d'une petite clochette, qui nous fit croire qu'il y avoit-là auprès quelque troupeau, & regardant de tous côtez, nous vîmes un berger au pied d'un liége, qui dans le plus grand repos du monde, accommodoit un bâton avec un coûteau. Nous l'appellâmes; il se leva aussi-tôt, & tournant la tête, &

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVIII.

Histoire de
l'esclave.

LIVRE IV.

CHAP.
XXXVIII.Histoire de
l'esclave.

ayant, à ce que nous avons sçu depuis, aperçu le renégat & Zoraïde vêtus en Mores, il s'enfuit d'une vitesse incroyable dans un bois, croyant avoir tous les Mores de Barbarie à ses trouffes, & criant de toute sa force, aux Mores, aux Mores; aux armes, aux armes. Cela nous mit un peu en peine; mais considérant que tout le canton s'allarmeroit aux cris du berger, & que la Cavalerie de la côte ne manqueroit pas de nous venir reconnoître, nous fîmes prendre au renégat, au lieu de sa veste, une casaque de captif, d'un des nôtres qui demeurera en chemise; & nous recommandant à Dieu, nous suivîmes la route du Berger, attendant à toute heure que la Cavalerie vint fondre sur nous. Au bout de deux heures la chose arriva comme nous l'avions pensé. A peine étions nous entrez dans la plaine, à la sortie d'une grande étendue de broffailles, que nous vîmes quelque cinquante Cavaliers qui venoient à nous au petit galop, & que nous attendîmes sans nous émouvoir. Ils furent bien étonnez, en arrivant, de trouver, au lieu des Mores qu'ils cherchoient, une petite troupe de Chrétiens misérables & en désordre; & nous ayant demandé si ce n'étoit point nous qui par hazard avions causé l'allarme: je répondis qu'oui; & je me préparois à en dire davantage, lorsqu'un de mes compagnons, reconnoissant le Cavalier qui avoit fait la

demande, m'interrompit en s'écriant : Hé ! Dieu soit loué, qui a eu la bonté de nous adresser si bien, car si je ne me trompe, nous sommes dans la Province de Velez de Malaga; & vous, Monsieur, si ma captivité ne m'a point fait perdre la mémoire, vous êtes Pierre de Bustamante mon cher oncle. A cette parole le Cavalier se jetta promptement à terre & vint embrasser le jeune homme : Oui, mon cher neveu, lui dit-il, oui mon enfant, c'est moi-même; & c'est bien toi que j'ai tant de fois pleuré, comme mort, avec ta mère & toute ta famille, qui auront une joye extrême de te revoir. Nous avons enfin appris que tu étois à Alger, & je me doute bien à voir ton habit & ceux de tes compagnons, que vous vous êtes tous sauvés par quelque voye extraordinaire. Cela est vrai aussi, répondit le captif, Dieu aidant, nous vous en ferons l'histoire. D'abord que les Cavaliers sçurent que nous étions des Chrétiens esclaves, ils descendirent tous de cheval, & chacun offrit le sien pour nous mener à Velez de Malaga, qui étoit encore à une lieue & demie. Quelques-uns d'eux allèrent prendre la barque pour la mener à la Ville; les autres nous prêtèrent la croupe de leurs chevaux, & Bustamante emmena Zoraïde en trouffe. En cet équipage nous fûmes reçus avec joye de tout le peuple de la Ville, qui, ayant déjà été averti, fortit au-devant de

LIVRE IV.

CHAP.
XXXVIII.Histoire de
l'esclave.

nous. Ils ne s'étonnèrent pas de voir des esclaves libres, & des Mores esclaves, parce que les habitans de ces côtes font accoutumés à voir des choses semblables; mais ils furent surpris de la beauté de Zoraïde, à qui dans ce moment la fatigue du chemin & la joye de se voir parmi les Chrétiens, donnoient des couleurs si vives & tant d'éclat, que je puis bien dire sans flatterie que je n'ai jamais rien vu de si beau, & qu'elle attira les yeux & l'admiration de tout le monde. Tout le peuple nous accompagna à l'Eglise, où nous allâmes descendre pour remercier Dieu des graces qu'il nous avoit faites; & je me ressouviens que Zoraïde n'y fut pas plutôt entrée, qu'elle s'écria qu'elle voyoit là des visages qui ressembloient à celui de Lela Marien, Nous lui dîmes que c'étoient ses Images, & le renégat lui fit entendre, autant qu'il le put, pourquoi elles étoient là, afin qu'elle ne manquât pas de lui rendre la même vénération que font les Chrétiens. Zoraïde qui a l'esprit vif, comprit aisément ce que lui dit le renégat, & fit voir dans une dévotion naïve, & à sa manière, une si véritable piété, que tous ceux qui la regardoient, en pleuroient de joye. En sortant de l'Eglise on nous donna des logemens en divers endroits de la Ville; & l'esclave, neveu de Bustamante, nous emmena, le renégat, Zoraïde & moi dans la maison de son père, qui étoit un homme af-

sez à son aise, & qui nous reçut avec autant d'affection qu'il en témoignoit à son fils même. Après avoir demeuré six jours entiers à Velez, le renégat ayant fait tout ce qu'il crut nécessaire pour sa sûreté, alla à Grenade pour rentrer dans l'Eglise par le moyen de l'Inquisition; & chacun des autres prit le parti qu'il lui plut. Zoraïde & moi demeurâmes seuls avec le secours qu'elle tenoit de la liberalité du Corfaire François, dont j'employai une partie à acheter cette monture pour soulager Zoraïde. Et lui servant de père & d'Ecuyer, nous allons voir si mon père est encore vivant: & si quelqu'un de mes frères a trouvé la fortune plus favorable que moi, qui ne crois pas après tout avoir lieu de me plaindre, puis qu'elle m'a donné l'affection de Zoraïde, dont j'estime la beauté & la vertu plus que toutes les richesses du monde. Mais je voudrois bien pour l'amour d'elle, être en état de la consoler des pertes qu'elle a faites, & qu'elle n'eût pas lieu de se repentir d'avoir abandonné tant de biens, & un père qui l'aimoit chèrement, pour accompagner un misérable. Au reste c'est une chose admirable, que la patience qu'elle a témoignée dans toutes les peines que nous avons souffertes, & dans tous les accidens qui nous sont arrivés; & le désir ardent qu'elle a de se voir Chrétienne est encore plus admirable que tout le reste. Aussi quand je ne lui

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVIII.

Histoire de
l'esclave.

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVIII.
Histoire de
l'esclave.

ferois point obligé autant que je le suis , la seule vertu me donneroit pour elle toute l'estime & la considération que je lui dois par reconnoissance , & je ne m'engagerois pas moins à la servir & à l'honorer toute ma vie. Cependant dans la joye que j'ai d'être à elle , je ne suis pas sans inquiétude, de n'être point assuré si je trouverai dans mon pays quelque coin pour la retirer , mon père étant sans doute mort , mes frères dans des Emplois qui les éloignent du lieu de leur naissance , sans compter que la fortune ne les aura peut-être pas mieux traités que moi. Messieurs, voilà mon histoire. Je voudrois bien avoir pu vous la conter aussi agréablement qu'elle est pleine de rares aventures ; mais je n'ai point d'art pour faire valoir les choses , & j'ai presque oublié ma langue dans un pays où j'ai été obligé d'en apprendre une autre. Je crains bien aussi de vous avoir ennuyé par la longueur de ce recit ; mais il n'a pas dépendu de moi de le faire plus court , & j'en ai même retranché plusieurs circonstances.

CHAPITRE XXXIX.

Ce qui arriva de nouveau dans l'hôtellerie, & de plusieurs autres choses dignes d'être lues.

EN vérité, Seigneur Capitaine, dit Don Fernand à l'Ecuyer, la manière dont vous avez raconté votre histoire, n'est pas moins agréable que l'histoire même; & de ma part, j'ai pris tant de plaisir dans le récit de vos aventures, où tout est nouveau & surprenant, que je ne me ferois jamais lassé de vous écouter. Cardenio & les autres lui firent les mêmes honnêtetez, & y ajoutèrent des offres si obligeantes & si sincères, que le Capitaine ne pouvoit fournir à les remercier, & louoit Dieu de tout son cœur de trouver tant d'amis dans sa mauvaise fortune. Don Fernand lui dit encore, que s'il vouloit venir avec lui, il prieroit le Marquis son frère d'être parrein de Zoraida, & que pour lui, il le mettroit en tel état, qu'il rentreroit dans son pays sans honte, & avec toute la considération qui étoit dûe à son mérite. L'esclave les remercia tous très-civilement, & se défendit de bonne grace d'accepter leurs offres. Le jour commençoit à baïsser pour lors, & la nuit étant venue, il arriva un coche à l'hôtellerie accompagné de quelques gens de cheval, qui demandoient à loger. On leur dit que tout étoit plein. Il n'est peut-être pas si

LIVRE IV.
CHAP.
XXXIX.

LIVRE IV.
CHAP.
XXXIX.

plein , repartit un Cavalier , qu'il n'y ait bien place pour Monsieur l'Auditeur. A ce nom l'hôteſſe un peu ſurpriſe, répondit modeſtement : Je veux dire , Meſſieurs, que nous n'avons point de lits vuides ; mais ſi Monsieur l'Auditeur fait porter le ſien , comme je n'en doute pas , nous lui abandonnerons , notre chambre. On vit auffi-tôt fortir du carroſſe un homme de bonne mine, dont la robe longue & les manches retrouſſées marquant la dignité, firent connoître que c'étoit Monsieur l'Auditeur. Il tenoit par la main une jeune Demoifelle de quinze à ſeize ans en habit de voyage, mais ſi propre , ſi belle & de ſi bon air , qu'elle ſurprit tous ceux qui étoient dans l'hôtellerie, & ils ne la trouvèrent pas moins belle que Dorothée, Luſcinde & Zoraïde. Don Quichotte ſe trouva à l'entrée de l'Auditeur, & d'abord qu'il le vit : Monsieur, lui dit-il, vous pouvez entrer hardiment dans ce Château, & y demeurer tant qu'il vous plaira : tout étroit qu'il eſt, & mal pourvu des choſes néceſſaires, il n'y a point d'incommodité pour les Cavaliers & pour les gens de Lettres, ſur-tout quand ils ſont, comme vous, accompagnés d'une belle Demoifelle , pour qui non-ſeulement les portes des Châteaux doivent être ouvertes, mais les rochers doivent s'éloigner ou ſe diſſoudre, & les montagnes ſe ſéparer ou ſ'applanir pour lui faire paſſage. Entrez donc , Monsieur , dans ce

Paradis , où vous trouverez des Astres dignes du Soleil que vous y amenez ; la valeur & les armes dans leur éclat , & la beauté au plus haut degré d'excellence. L'Auditeur surpris du discours de Don Quichotte , se mit à le considérer attentivement ; il admiroit sa mine & son air ; & il alloit commencer tout de nouveau à le considérer , quand Luscinde , Dorothée & Zoraïde qui avoient oui parler à l'hôteffe de la beauté de la jeune Demoiselle vinrent pour la recevoir , & lui firent toutes sortes d'honnêteté & de caresses. Don Fernand , Cardenio & le Curé lui firent aussi leurs civilités , & en accablèrent de telle sorte l'Auditeur , qu'il n'avoit pas le loisir de se reconnoître ; si bien qu'étonné & confus de tout ce qu'il venoit de voir & d'entendre en si peu de tems , il entra dans l'hôtellerie , faisant de grandes reverences à droite & à gauche sans sçavoir que répondre. Il jugeoit pourtant bien que c'étoit-là des gens de condition ; mais le visage , l'action , l'habillement & les manières de Don Quichotte le démonstroient , & il ne sçavoit presque à quoi s'en tenir. Après de grands complimens de part & d'autre , ils arrêterent tous ensemble que les Dames coucheroient toutes en même chambre , & que les hommes demeureroient au dehors comme leurs protecteurs & leurs gardes ; à quoi consentit l'Auditeur , qui s'accommoda du lit de l'hôte , avec celui qu'il

LIVRE IV.
CHAP.
XXXIX.

faisoit porter. D'abord que l'esclave avoit jetté les yeux sur l'Auditeur, il avoit senti dans le cœur de secrets mouvemens, qui lui disoient que c'étoit son frère, & dans la joye que lui donnoit cette avanture, ne voulant pas s'en fier à son pressentiment, il demanda à un des valets quel étoit son maître. Le valet répondit que c'étoit le Licentié Jean Perés de Viedma, & qu'il avoit oui dire qu'il étoit des montagnes de Leon. Par cette réponse l'esclave achevant de se confirmer dans l'opinion que c'étoit son frère, & celui qui avoit voulu s'attacher à l'étude, il tira à part Don Fernand, Cardenio, & le Curé, & les assûra que l'Auditeur étoit son frère; qu'il avoit appris de ses gens qu'il étoit Auditeur dans les Indes, en l'Audience du Mexique, & que la jeune Demoiselle étoit sa fille, de qui la mère étoit morte en la mettant au monde. Là-dessus il les pria de lui dire comment il feroit pour se découvrir, & s'il ne falloit point qu'il tentât auparavant s'il en feroit bien reçu, parce que dans l'état où il se trouvoit, l'Auditeur auroit peut-être quelque honte de l'avouer pour son frère. Je vous prie, Messieurs, dit le Curé, laissez-moi faire cette épreuve; j'ai bonne opinion du succès; & je vois bien à l'air de Monsieur l'Auditeur qu'il n'a pas ce sot orgueil qui fait mépriser ceux que la fortune persécute. Avec tout cela, dit l'esclave, je vou-

drois bien ne me présenter pas tout d'un coup , & il me semble qu'il seroit meilleur de le pressentir , & de le préparer adroitement à me voir. Encore une fois , repliqua le Curé, si vous voulez vous fier à moi, je ne doute point que vous n'ayez satisfaction, & vous me ferez plaisir de me donner cette occasion de vous rendre service. Le souper de l'Auditeur étant servi, il se mit à table, & Don Fernand, ses compagnons, le Curé & Cardenio lui tinrent compagnie, quoiqu'ils eussent déjà soupé, pendant que les Dames faisoient aussi compagnie à sa fille, qui alla souper dans l'autre chambre, où l'esclave entra, sous prétexte de servir de truchement à Zoraïde. Au milieu du repas, le Curé s'adressant à l'Auditeur : Monsieur, dit-il, j'ai eu autrefois à Constantinople, étant esclave, un compagnon de ma mauvaise fortune, qui portoit même nom; & je vous assure que c'étoit un brave homme, & un des meilleurs Officiers qui fût dans l'infanterie Espagnole; mais le pauvre homme n'eut guères moins de malheur qu'il avoit de mérite. Et comment s'appelloit cet Officier, Monsieur, demanda l'Auditeur? Ruïs Perés de Viedma, répondit le Curé, & il étoit des montagnes de Leon. Il me raconta un jour une chose assez particulière de lui & de ses frères qu'il avoit: il disoit que son père, craignant de dissiper son bien par son humeur trop liberale, l'avoit partagé

LIVRE IV.
 CHAP.
 XXXIX.

entre lui & ses trois enfans , en leur donnant des conseils qui faisoient bien voir qu'il étoit homme de bon sens , & qu'il connoissoit le monde. Mon compagnon choisit le parti de la Guerre , où il se fit si bien reconnoître en peu de tems par sa valeur , qu'on lui donna une Compagnie d'Infanterie , & il étoit en passe de se voir bien-tôt Mestre de Camp ; mais par un malheur incroyable , il perdit sa fortune en perdant sa liberté dans cette grande journée de Lepante , où tant d'esclaves la recouvrèrent. Pour moi je la perdis à la Goulette , & après divers événemens nous nous trouvâmes sous un Maître à Constantinople. De-là il vint à Alger , où il lui arriva des choses tout à fait surprenantes , & qui semblent avoir quelque chose de miraculeux. En cet endroit le Curé raconta succinctement l'histoire de l'esclave & de Zoraïde , que l'Auditeur écoutoit avec une attention extrême , & il finit où les François prirent la barque , & après avoir dépouillé les Espagnols , laissèrent son compagnon & Zoraïde dans une pauvreté extrême , ajoutant qu'il n'avoit pas eu de leurs nouvelles depuis , & qu'il ne sçavoit s'ils étoient arrivez en Espagne , ou si les Corsaires ne les avoient point menez en France. Le Capitaine qui n'étoit pas éloigné , entendoit tout ce que disoit le Curé , & observoit en même tems tous les mouvemens de l'Auditeur , qui voyant que le Curé

ne parloit plus , fit un grand foupir , & les yeux pleins de larmes : Hà , Monsieur , lui dit-il , vous ne fçavez pas quelle nouvelle vous m'avez apprise , & combien elle me touche ? Ce brave foldat que vous dites , est mon aîné , qui plein d'une genereufe ambition , prit le parti des Armes , qui est une des professions que nous propofa mon père. Pour moi , je choisis celle des Lettres , où Dieu , mes foins , & mes veilles m'ont fait monter à la dignité d'Auditeur ; & notre cadet est au Perou , où il s'est extrêmement enrichi. Ce qu'il a envoyé à mon père & à moi , surpasse de beaucoup l'argent qu'il avoit eu pour son partage , & il a même mis mon père en état de satisfaire cette liberalité qui lui est si naturelle. Pour ce pauvre bon-homme , il vit encore , & prie incessamment le Ciel de ne le point retirer qu'il n'ait eu la consolation de revoir encore une fois l'aîné de ses enfans , dont il n'a pas eu la moindre nouvelle depuis qu'il partit pour l'armée. Et fans mentir il y a lieu de s'étonner qu'un homme , sage comme mon frère , ait été si long-tems hors de sa maison fans donner avis à un père qui l'aime , de l'état où il se trouve , & fans témoigner d'inquiétude de celui de sa famille. Assurément si nous eussions été informez de sa disgrâce , il n'auroit pas eu besoin de cette merveilleuse canne qui lui a rendu la liberté , mais que je crains qu'il

LIVRE IV.
CHAP.
XXXIX.

l'ait reperdue avec ces corsaires ! & qui sçait si ces malheureux ne se feront point défait de lui pour assurer leur larcin & pour cacher leurs brigandages ? Cette pensée va troubler tout le plaisir que je prenois dans mon voyage , & je ne sçaurois plus avoir de véritable joye. Hâ mon cher frère ! si je pouvois apprendre où vous êtes , je n'épargnerois rien pour faire cesser votre misère , & je suis assuré que mon pauvre père donneroit tout pour vous délivrer. O Zoraïde ! aussi liberale que belle , qui pourra jamais vous récompenser du bien que vous avez fait à mon cher frère , & que j'aurois de joye si je voyois finir vos malheurs par un heureux mariage , & si je pouvois avoir l'avantage de contribuer à vous rendre tous deux contents ! L'Auditeur dit ces paroles avec tant de sentimens de douleur & de tendresse , que tous ceux qui étoient présens en furent extrêmement touchés. Le Curé , voyant que son dessein avoit si bien réussi , ne voulut pas laisser plus long-tems l'Auditeur dans le triste état où il le voyoit ; il se leva de table , & allant prendre d'une main Zoraïde , que suivirent Dorothee , Luscinde , & la fille de l'Auditeur , il prit de l'autre main en passant celle de l'esclave , & s'approchant de l'Auditeur : Effuyez vos larmes , Monsieur , lui dit-il , vous avez devant vous ce cher frère , & cette aimable belle sœur que vous souhaitez tant de voir :

voilà le Capitaine Viedma, & voici la belle More à qui il est redevable de tant de choses : vous voyez le misérable état où les François les ont réduits ; cela ne se peut être fait que pour vous donner matière d'exercer votre générosité. L'esclave courut aussi-tôt pour embrasser son frère, qui l'ayant un peu considéré, & achevant de le reconnoître, lui jeta les bras au cou, & s'attachant l'un à l'autre étroitement, ils versèrent tant de larmes, que toute la compagnie ne put s'empêcher d'en répandre aussi. Il n'est pas aisé de redire tout ce que se dirent les deux frères ; il faut s'imaginer ce que d'honnêtes gens qui s'aiment, peuvent sentir dans une pareille occasion. Ils se racontèrent en peu de mots leurs différentes aventures, & à chaque parole se donnèrent toutes les marques d'amitié imaginables. Tantôt l'Auditeur laissoit son frère pour embrasser Zoraïde, à qui il faisoit mille offres obligeantes, & retournoit aussi-tôt embrasser son frère ; la fille de l'Auditeur & la belle More ne pouvoient non plus se quitter quand elles se furent une fois embrassées, & par tant de témoignages de tendresses qu'ils se donnoient les uns aux autres, ils tirèrent de nouveau des larmes des yeux de toute la compagnie, Don Quichotte de son côté, regardoit tout cela avec attention, sans rien dire, & attribuoit en lui-même tous ces différens événemens aux

LIVRE IV.
CHAP.
XXXIX.

chimères de sa Chevalerie errante. Après que les deux frères se furent embrassés à plusieurs reprises, ils en firent quelques excuses à la compagnie, qui leur fit voir la part qu'elle prenoit à leur joye. Les complimens finis de part & d'autre, l'Auditeur arrêta avec le Capitaine qu'il l'accompagneroit à Seville pendant qu'on donneroit avis de son retour à leur père, afin qu'il s'y rendît pour être au baptême & aux nôces de Zoraïde, parce que l'Auditeur étoit obligé de continuer son voyage, pour ne pas perdre l'occasion d'une flotte qui partoît dans un mois pour les Indes. Enfin tout le monde avoit un plaisir extrême de la joye que recevoit l'esclave d'avoir si heureusement rencontré son frère, & on ne se laissoit point de le lui témoigner; mais comme il étoit fort tard, ils allèrent chercher à reposer pour le reste de la nuit. Don Quichotte s'offrit de faire la garde du Château, afin qu'il ne fût par surpris par quelque Géant, ou quelqu'autre brigand de cette nature, envieux du grand trésor de beautez qu'il enfermoit. Ceux qui le connoissoient l'en remercièrent, & apprirent à l'Auditeur ce que c'étoit que le Chevalier de la Tristefigure, dont il ne reçut pas peu de plaisir, & il fit ensuite un compliment sérieux à Don Quichotte pour lui & pour sa fille. Le seul Sancho se désespéroit au milieu de la joye publique, de voir qu'on étoit si long-tems

tems à se coucher , & en ayant enfin reçu la liberté de son maître , il se coucha plus à son aise que tous les autres sur le bas de son âne , qui lui coutera bien cher tantôt comme nous le verrons. Les Dames retirées dans leur chambre , & les hommes s'accommodant comme ils purent , Don Quichotte sortit de l'hôtellerie pour faire garde autour du Château , comme il l'avoit promis. Tout étoit dans le silence , quand un peu devant le point du jour les Dames furent éveillées par une très-belle voix , qu'elles écoutèrent avec grande attention , sur-tout Dorothee , qui ne dormoit pas , il y avoit déjà quelque tems , pendant que Claire Viedma , fille de l'Auditeur , qui étoit couchée à côté d'elle , dormoit pour toutes deux. Il n'y avoit qu'une voix seule , & tantôt on l'entendoit dans la cour , & tantôt dans un autre endroit. Les Dames étoient en peine de sçavoir ce que ce pouvoit être que cette voix , quand Cardenio alla frapper à la porte de leur chambre , & leur cria : Mes Dames , si vous ne dormez point , écoutez un jeune muletier qui chante à merveille. Nous l'écoutons , répondit Dorothee , & avec beaucoup de plaisir ; & voyant que la voix recommençoit , elle s'y appliqua encore davantage , & elle entendit ces paroles :

*Je suis un Marinier d'amour ,
Voguant sur cette Mer , si fameuse en orages.*

Tome II.

L

LIVRE IV.
CHAP.
XXXIX.

*Sans connoître de Port où se termine un jour,
Ma course & mes voyages.*

*J'ai pour guide un Astre brillant,
Dont je suis en tous lieux l'éclatante lumière;
Le Soleil n'en voit point de plus étincelant
En toute sa carrière.*

*Comme je ne sçai point son cours,
Je navige au hazard, incertain de ma course,
Attentif seulement à l'observer toujours,
Et sans autre ressource.*

*Mais souvent le jaloux destin,
Sous le voile fâcheux de quelque retenue,
Me fait sans guide errer du soir jusqu'au matin,
Le cachant à ma vue.*

*Bel Astre si doux à mes yeux!
Ne cachez plus un feu si propre à mon voyage,
Si vous cessez de luire en ces lieux périlleux,
Je vais faire naufrage.*

En cet endroit de la chanson, Dorothée qui avoit toujours laissé dormir la belle Claire, voulut lui donner sa part du divertissement; elle la poussa deux ou trois fois, & l'ayant éveillée: Pardonnez-moi, lui dit-elle, ma belle enfant, si je vous éveille, c'est pour vous donner du plaisir, & vous allez entendre la plus agréable voix du monde. Claire, encore toute endormie, ne comprit pas bien ce que lui disoit Dorothée, &

le lui ayant fait repeter, & se trouvant plus éveillée, elle se mit à écouter. Mais elle n'eut pas plutôt entendu la voix, qu'il lui prit un tremblement aussi violent que si elle eût eu la fièvre; & elle dit à Dorothée en l'embrassant étroitement: Ah! ma chère Madame, pourquoi m'avez vous éveillée? il n'y avoit rien de meilleur pour moi que de n'être point en état d'entendre ce malheureux Musicien. Comment, ma chère fille, dit Dorothée, sçavez-vous bien que celui qui chante n'est qu'un Muletier? Non, non, repliqua Claire, c'est un Gentil-homme riche & de grande qualité, qui n'est pas ici sans dessein, & dont à vous dire le vrai, je me trouve assez embarrassée. Dorothée fut toute surprise de ce discours qu'elle n'attendoit pas d'une fille de cet âge, & lui répondit: Vous parlez d'une manière que je n'entens point, ma belle, expliquez-vous davantage, & dites-moi ce que c'est que ce malheureux Musicien qui vous donne tant d'inquiétude. Mais il me semble qu'il recommence à chanter, & il vaut bien la peine qu'on l'écoute; vous me direz après cela ce que je vous demande. Quand il vous plaira, dit Claire, & elle mit aussi-tôt ses deux mains sur ses oreilles pour s'empêcher d'entendre le Musicien, qui chanta ce qui suit:

LIVRE IV.
CHAP.
XXXIX.

*Mon cœur! ne perds point l'esperance;
Perseverons jusques au bout;*

LIVRE IV.
CHAP.
XXXIX.

*L'Amour est le maître de tout,
Et l'on devient heureux lorsque moins on y pense;*

*Et le triomphe & la victoire
Suivent un genereux effort
Il faut toujours tenter le sort,
Et pour les paresseux il n'est aucune gloire.*

*L'Amour vend bien cher ses caresses,
Mais peut-on les acheter moins;
Qu'est-ce du tems & des soins:
Un moment de bonheur vaut toutes les richesses.*

Le Musicien ayant cessé de chanter, Claire recommença ses plaintes, & cela augmentant la curiosité de Dorothee, elle lui demanda ce qu'elle lui avoit promis de lui dire. En même tems la belle Claire embrassant étroitement Dorothee, & approchant sa bouche tout près de son oreille pour n'être pas entendue de Luscinde qui étoit dans l'autre lit: Celui qui chante, dit elle, est fils d'un grand Seigneur d'Arragon, qui avoit sa maison à Madrid vis-à-vis celle de mon père. Je ne sçai où ce jeune Gentilhomme, qui n'étoit encore qu'Ecolier, me put voir si ce fut à l'Eglise ou ailleurs, car nos fenêtrés étoit toujours bien fermées. Quoiqu'il en soit, il me vit, il devint amoureux de moi, & me le fit connoître autant qu'il put par une fenêtré qui regardoit sur les nôtres, & dont je lui voyois verser tant de

larmes, qu'il m'en faisoit pitié. Je m'accoutumai à le voir, & je vins à l'aimer sans sçavoir ce qu'il me demandoit. Entre autres signes que me faisoit le pauvre garçon, il joignoit les deux mains ensemble pour me faire entendre qu'il vouloit se marier avec moi; mais quoique cela me donnât de la joye, & que je le voulusse bien, étant sans mère, & presque toujours seule, je ne sçavois comment lui faire sçavoir mes sentimens. Ainsi je le laissai sans rien dire, & sans lui faire d'autre faveur, si ce n'est que quand mon père n'étoit pas au logis je haussais la jalousie, & me laissois voir, dont le pauvre garçon avoit tant de contentement, qu'on eût dit qu'il en perdoit l'esprit. Le tems que mon père devoit partir étant arrivé, je ne sçai comment il l'apprit; ce ne fut pas de moi, car je ne pus trouver le moyen de le lui dire; mais il en tomba malade d'ennui, & le jour que nous partîmes, je ne pus jamais le voir, pour lui dire adieu, tout au moins des yeux. Mais au bout de deux jours, comme nous entrions dans l'hôtellerie d'un village qui est à une journée d'ici, je le vis sur le pas de la porte en habit de muletier, si bien déguisé, que je ne l'aurois point reconnu, si je ne l'avois toujours présent dans mon esprit. Je fus toute étonnée de le voir; mais j'en eus bien de la joye. Pour lui, il a toujours les yeux sur moi, si ce n'est devant mon père,

LIVRE IV.
CHAP.
XXXIX.

de qui il se cache avec beaucoup de soin, sans faire le moindre semblant de me connoître. Je vous avoue que comme je sçai qui il est, & que c'est pour l'amour de moi, qu'il va ainsi à pied, & qu'il souffre tant, je meurs d'ennui & je ne sçaurois le quitter de vûe. Je ne devine point quelle intention il a, ni comment il a pû se dérober de chez son père qui l'aime extrêmement, parce qu'il n'a que lui d'héritier, & qu'il est en effet fort aimable, comme vous en jugerez sans doute vous même. Au reste c'est lui-même qui fait tout ce qu'il chante; car il a beaucoup d'esprit, & j'ai oui dire qu'il fait bien des vers. Mais, Madame, il faut que je vous dise, que toutes les fois que je le vois, ou que je l'entens chanter, je ne sçai où j'en suis, & je meurs de peur que mon père ne vienne à le reconnoître, & qu'il ne s'aperçoive de quelque chose. Cependant je n'ai jamais parlé à ce pauvre enfant en toute ma vie, & avec tout cela il me semble que je ne sçaurois vivre sans lui. Voilà, ma chère Dame tout ce que je puis vous dire de ce Musicien dont la voix vous a charmée; vous voyez bien que ce n'est pas un muletier, mais le fils d'un grand Seigneur, comme je vous ai dit. C'est assez, ma chère enfant, dit Dorothée en la baisant cent fois, c'est assez, ne vous inquiétez point. Pour moi, j'espère que tout ira bien & des sentimens si raisonnables auront assu-

rément une bonne fin. Hélas, Madame! dit la belle Claire, quelle fin faut-il attendre, si son père est si riche, & si grand Seigneur, qu'il croira sans doute que je suis trop au-dessous de son fils? il ne consentira jamais qu'il soit mon mari, & sans cela je n'y consentirai pas non plus pour toutes les fortunes du monde. Tout ce que je voudrois, c'est qu'il s'en retournât, peut-être que ne le voyant plus, & allant faire un voyage qui m'éloignera tant de lui, je me trouverai soulagée de la peine que je souffre, encore que je pense bien que cela ne servira pas à grand'chose. Je ne sçai pas pour moi quel démon s'en mêle, ni qui nous a mis à l'un & à l'autre ces pensées-là dans la tête, étant tous deux si jeunes, qu'en vérité je ne crois pas qu'il ait encore seize ans; & moi je n'en aurai que treize dans quelques mois, à ce que m'a dit mon père. Dorothée ne put s'empêcher de rire voyant l'ingénuité de la pauvre Claire, & comme elle parloit en enfant. Dormons un peu, mon enfant, lui dit-elle, pour le peu qui reste de la nuit; le jour viendra, & il faut espérer que Dieu aura soin de toutes choses. Elles s'endormirent, & tout demeura en repos & en silence, dans l'hôtellerie, hors la fille de l'hôtesse & Maritorne, qui connoissant bien la foiblesse de Don Quichotte, songèrent à se donner du plaisir en lui jouant quelque tour, pendant que le Che-

LIVRE IV.
CHAP.
XXXIX.

valier, tout armé & à cheval ne pensoit qu'à faire une garde exacte.

Il n'y avoit dans toute la maison d'autre fenêtre qui regardât sur la campagne, qu'une ouverture dans la muraille, par où on jetoit la paille pour l'écurie. De cet endroit, la fille de l'hôte & Maritorne apperçurent Don Quichotte à cheval appuyé languissamment sur sa lance & poussant de tems en tems de dolens & profonds soupirs, comme s'il eût été prêt de rendre l'ame. O Madame Dulcinée du Toboso, disoit-il d'une voix amoureuse & tendre; Dame souveraine de la beauté, comble de discrétion & de sagesse, trésor d'agrémens & de graces, sacré dépôt de toutes les vertus, exemplaire & prototype de tout ce qu'il y a d'honnête d'utile & de délectable au monde; que penseriez vous à l'heure qu'il est, si vous voyiez cet esclave de votre beauté, qui s'expose pour vous seule à tant de périls & avec tant d'ardeur? O toi Luminaire incessant, Déesse aux trois visages, apprends-moi des nouvelles de ma Dame. Je m'imaginais qu'à l'heure qu'il est, tu la confidère avec envie, pendant qu'elle se promène dans quelque riche galerie d'un de ses magnifiques Palais, ou qu'appuyée sur un balcon doré, elle pense aux moyens de remettre le calme dans mon ame agitée, de quelle sorte elle doit finir mes inquiétudes, & me rendre le repos; en un mot, comment